

Jean-Claude Labrecque sur son film

Jean-Claude Labrecque

Number 209, September–October 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48797ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrecque, J.-C. (2000). Review of [Jean-Claude Labrecque sur son film]. *Séquences*, (209), 14–15.

Jean-Claude Labrecque sur son film *La Visite du général de Gaulle au Québec*



En 1967, Montréal allait être le cadre de deux grands événements : l'Exposition universelle et la visite du général de Gaulle. Dès que cette visite a été annoncée, j'en ai senti l'importance et je suis allé voir Jacques Bobet pour savoir si l'Office national du film prévoyait s'y intéresser. Il m'a dit qu'on avait engagé Alain Dostie pour tourner dans le style *actualités filmées*, c'est-à-dire les poignées de portes et les poignées de mains, pour Movie Fox News, à New York. Alors je suis allé voir Raymond-Marie Léger pour savoir si l'Office du film du Québec tournerait l'événement. Non. Il n'avait pas de budget et l'OFQ n'était pas en très bons termes avec le bureau du premier ministre Daniel Johnson. Un soir, dans une rencontre avec Jacques Laurion qui travaillait à l'Expo, il m'a suggéré d'aller voir les organisateurs de la visite, c'est-à-dire l'Office de l'information et de la publicité de la province de Québec, dirigé par Roger Cyr, que je connaissais. J'ai donc pris rendez-vous et lui ai *vendu* mon projet : 35 mm couleurs, un documentaire près du général et du premier ministre, et en même temps un grand film sur le Québec et ses aspirations. Il s'approche de moi, me regarde dans les yeux et me coupe la parole : « Labrecque, pas d'hémorragie de mots. Ça coûte combien ? » — « Heu... Je ne sais pas. » — « Alors tu vas retourner à Montréal me préparer un devis. Reviens me voir dans trois jours, il y a un conseil des ministres. »

Une semaine après, j'avais en poche une lettre d'entente et un premier paiement pour le tournage. J'étais sidéré. Nous étions à deux semaines de la visite. Je me suis donc tourné vers mes brillants compagnons de travail : Bernard Gosselin et Michel Brault à la caméra assistés du jeune débutant Pierre Mignot, Marcel Carrière et Serge Beauchemin au son, Laurence Paré et Jacques Laurion à la direction de production. Nous nous sommes tous envolés vers Québec. Je venais de recevoir ma première carte de crédit, on peut dire qu'elle tombait du ciel. La veille de l'arrivée par bateau de De Gaulle, nous nous sommes réunis au restaurant du motel Le Gouverneur. Une atmosphère de fête. Il y avait eu dans la journée des conférences de presse des gouvernements fédéral et provincial, chacun renchérissant, avec moult contradictions, sur le déroulement de la visite. Toute la presse internationale, quatre cent cinquante journalistes, était à Québec. Il fallait bien les occuper. Au cours du souper, dans l'enthousiasme général, je dis à Jacques Laurion : « C'est malheureux que nous n'ayons pas un opérateur à bord du Colbert, il aurait pu filmer toute la montée du fleuve avec le général de Gaulle au premier plan. » Je fabulais tout haut. Mais Laurion m'a pris au sérieux. Je le revois encore debout sur son lit, téléphone en main, parlant au Colbert : « Je vous parle du bureau du premier ministre. Nous tournons un film sur la visite du général de Gaulle et nous

voulons un opérateur à bord du Colbert. Nous vous l'envoyons en hélicoptère ? Oui ou non ? À vous. » Un moment de silence. Nous nous regardons. Et le voilà qui se met à sauter sur le lit. La réponse était : « Pour des raisons de sécurité, nous ne voulons pas d'hélicoptère au-dessus du Colbert. Que votre opérateur soit à cinq heures du matin au milieu du fleuve à la hauteur de la pointe est de l'Île d'Orléans et nous le ferons monter à bord. » Je suis redescendu dans la salle à manger pour annoncer que Bernard Gosselin et Pierre Mignot avaient rendez-vous avec De Gaulle à cinq heures du matin, au milieu du fleuve.

Il faut entendre Bernard Gosselin raconter comment, dans leur chaloupe de vingt-cinq pieds, au petit matin, dans une brume épaisse, il a douté que le Colbert s'arrêterait. Quinze minutes plus tard, une masse de fer de six étages de haut ralentissait lourdement près du bateau et une échelle de corde était lancée. Trop courte, elle se balançait au gré des vagues. C'est par ce capricieux escalier que les deux hommes durent monter à bord avec l'Arriflex 35 mm, les boîtes de film vierge, le trépied et la Nagra. Du grand sport. Quand ils sont arrivés sur le pont, les marins étaient déjà figés au garde-à-vous. Pour dégeler l'atmosphère, Bernard leur lança : « Écoutez, les gars, avec la réputation qui précède la marine française, les filles vous attendent à Québec. » Son auditoire a croulé de rire. Cette présence à bord a permis à Bernard et à Pierre de faire de très beaux plans du général de Gaulle et du fleuve vu du Colbert. Fier de la réussite de cette séquence, j'ai relancé Roger Cyr et Jean Loïselle, le secrétaire particulier de Daniel Johnson. Comme j'étais à la recherche d'un point de vue plus intimiste, j'ai demandé à être un court moment dans l'auto où prendraient place De Gaulle et Johnson, depuis le quai d'arrivée jusqu'à la sortie des plaines d'Abraham. J'ai vu le doute s'installer sur leur visage. Ils devaient demander des permissions à la sécurité de la Gendarmerie royale (les ports sont du domaine fédéral) et à la sécurité de De Gaulle, sans compter que la présence d'une tierce personne dans la voiture risquerait d'incommoder le général. Ça s'est finalement réglé grâce à l'intervention personnelle de Daniel Johnson auprès du général de Gaulle.

Donc le surlendemain, dans mes plus beaux atours, je me poste devant l'Impala décapotable où prennent place le général, son aide de camp et Daniel Johnson. Les portières se ferment. On m'a oublié. Je m'avance pour attirer l'attention du premier ministre. Jean Loïselle vient à ma rescousse en lui rappelant ma présence. C'est De Gaulle qui, prenant la situation en main, dit à son aide de camp d'aller s'asseoir dans l'autre voiture. Malaise. J'interviens en offrant de m'installer sur le siège avant, entre le chauffeur et l'aide de camp. Je me mets à genoux, face au général et à Johnson qui occupent le

siège arrière. Me voyant encombré avec le chargeur supplémentaire, Johnson le prend et le pose à ses pieds. La voiture démarre enfin et le convoi emprunte le Chemin du Roy. Au lieu de descendre comme convenu à la sortie des plaines d'Abraham, je suis resté dans la voiture jusqu'à Deschambault, soit à une trentaine de kilomètres de Québec. Ce point de vue exceptionnel m'a permis de faire quelques plans recopiés depuis partout dans le monde, comme le passage de De Gaulle sous l'arc de triomphe en fleurs, la fermeture automatique du toit de l'Impala quand il se met à pleuvoir, les enfants et les fermiers qui agitent des banderoles sous la pluie. De Gaulle était à la recherche d'un Québec nord-américain. Il voulait voir les autoroutes. Il a apprécié la modernité du campus de l'Université Laval. Daniel Johnson insistait, lui, sur les profondes racines françaises du Québec.

Pendant ce temps, Michel Brault, avec son talent et son regard émerveillé, tournait des atmosphères et surtout les interventions du général dans les villages. Nous percevions une montée dramatique dans ses discours dont nous sentions que Montréal allait être le point culminant. J'ai donc demandé à Bernard Gosselin et Pierre Mignot de précéder De Gaulle à Montréal et de faire atterrir leur hélicoptère le plus près possible de l'hôtel de ville. Mais la permission a été refusée et Bernard s'est réveillé à Dorval. Michel Brault a réussi à se faufiler Dieu sait comment jusqu'à l'hôtel de ville et moi de même, chacun de nous pensant qu'il était le seul à tourner le « Vive le

Québec libre ! » Après le discours du balcon, j'ai fait arrêter le tournage, j'avais l'intuition que je tenais un bon film. Mais, dans la nuit qui a suivi, j'ai reçu un coup de fil du directeur de production d'actualités, Marcel Malaquette, me disant que, « avec la quantité d'essence dont on [venait] de remplir les réservoirs du Boeing présidentiel, on n'[allait] sûrement plus à Ottawa comme prévu, on retourn[ait] en France. » J'ai repris la caméra et j'ai filé vers Dorval avec Alain Dostie et son équipe d'actualités.

J'ai projeté le film terminé dans les locaux de l'ONF à Paris, une projection pour la famille. Sont venus madame de Gaulle, son fils l'amiral Philippe et quatre autres membres de sa parenté. De Gaulle avait perçu la demande d'un peuple vers la souveraineté et avait su la proclamer devant le monde entier. Or, la projection commence et je les entends s'exclamer devant « ma tante avec son chapeau neuf », devant « mon oncle trop coquet pour mettre ses lunettes », bref, c'était devenu un vrai film de famille qui aurait pu être tourné en 8 mm et projeté dans le salon de Colombey-les-Deux-Églises. Je ne saurai jamais pourquoi André Guérin, directeur du Bureau de Surveillance, a demandé aux *majors* de projeter le film sans sous-titres dans les circuits anglais de Montréal. C'est la seule distribution que le film ait eue au Québec, la télévision l'ayant refusé. En France, *La Visite du général de Gaulle au Québec* est sorti en 1972 avec *La Vraie Nature de Bernadette*, de Gilles Carle. Un franc succès.

(Extrait d'un livre en préparation)

À DÉCOUVRIR...

Anticosti, au temps des Menier

Anticosti, île aux mille et une légendes, terre inexplorée, oubliée du gouvernement canadien, plus tard vendue par ce même gouvernement qui veut s'en débarrasser, est achetée en 1895 par un aventurier français, Henri Menier, alors considéré, en France, comme le « roi du chocolat ». Dans cet endroit presque désert, il a su créer une véritable communauté, une petite société avec ses codes bien établis (Menier a dirigé l'île avec un sens de l'autorité sans pareil) et ses institutions (fermes, hôpital, école, église, chemin de fer, etc.). En 1926, l'Anticosti Corporation achète le tout pour la somme de six millions et demi de dollars. En 1931, celle-ci cède l'île à la Consolidated Paper Corporation. La réalité industrielle emboîte le pas à l'organisation sociale.

Jean-Claude Labrecque a voulu témoigner de l'histoire méconnue de l'île par le biais d'une docu-fiction. Le grand mérite de *Anticosti, au temps des Menier* réside particulièrement dans sa recherche exhaustive d'éléments historiques. Photos d'archives, reconstitutions et commentaires donnent à cette saga investigatrice un caractère des plus palpitants, suscitant un intérêt soutenu tant les constituants du récit relèvent de la véritable aventure.

Mais, avant tout, on retiendra le traitement qu'en fait le cinéaste. Véritable poète de l'image, Jean-Claude Labrecque



donne à l'endroit filmé une sérénité enchanteresse. Sa captation des lieux est à la fois authentique et inspirée. À la voix off de la narratrice, le cinéaste ajoute la présence d'un personnage historique, Georges-Martin Zédé (très convaincant Jean-Luc Bideau), venu d'abord en éclaireur dans l'île, à la demande de Menier, son compagnon d'expéditions de pêche. Rêve, utopie, *douce folie*, la présence des Menier en territoire canadien constitue l'un des épisodes les plus intéressants de notre Histoire. Jean-Claude Labrecque a su en tirer les éléments les plus passionnants. En 1974, le gouvernement du Québec rachète l'île et la transforme en parc provincial. 🗨️

Élie Castiel

Canada [Québec] 2000, 52 minutes — Réal. : Jean-Claude Labrecque — Scén. : Jean-Claude Labrecque — Narr. : Francine Laurendeau, dite par Michelle Rossignol — Int. : Jean-Luc Bideau, Gilles Pelletier, Pierre Chagnon, David Francis, Gabriel Gascon, Sophie Faucher, Bernardin Lejeune — Dist. : Office national du film du Canada.